

productives et les contrecoups de la politique extérieure de Napoléon III l'exigeant. Le « moujik » sale, brutal, alcoolique, analphabète et superstitieux, écrasé de misère, mais plein selon certains de saines vertus populaires, représentait l'immense peuple russe crétinisé par les popes, et vénérant le Tsar comme son bienfaiteur, et dépendant de propriétaires fonciers haïs. Tout ceci n'allait pas sans quelques jacqueries, sporadiques et vite réprimées, spontanément issues d'une condition économique et sociale insupportable. Ainsi se forgeait, au sein de la dépendance féodale, un embryon d'idéologie « petite-bourgeoise », le désir de posséder *la terre*, et d'être libre : les propriétaires fonciers détenant la meilleure moitié du sol.

Mais la paysannerie russe n'était pas la paysannerie parcellaire de l'Europe occidentale : en Russie, la « commune agricole » avait survécu, dont Marx fait une analyse très poussée dans les « lettres à Vera Zassoulitch ». La commune reposait sur la propriété collective du sol, redistribué chaque année à ses membres qui cultivaient individuellement leur parcelle. Le « mir », assemblée du village, était investi de fonctions économiques, fiscales, judiciaires, faisait de chaque commune un microcosme isolé. Marx, s'étant penché sur les possibilités révolutionnaires de la Russie, écrivait que « *théoriquement parlant* », la commune pouvait être « l'élément de régénération de la société russe » : « la commune rurale russe peut conserver son sol — en développant sa base — la propriété commune de la terre, et en éliminant le principe de la propriété privée, qu'elle implique aussi ; elle peut devenir un « point de départ culturel » du système économique auquel tend la société moderne ; elle peut faire peau neuve sans commencer par se suicider ; elle peut s'emparer des fruits dont la production capitaliste a enrichi l'humanité, sans passer par le régime capitaliste ». Mais si la contemporanéité du mode de production capitaliste, le développement du système des communes à l'échelle nationale, les relations de la Russie avec l'Europe rendaient cette évolution *théoriquement possible*, d'autant plus que le capitalisme n'était qu'une phase transitoire, déjà en crise à l'occident, il n'en demeurerait pas moins, et Marx en était parfaitement conscient, que les contradictions à la commune et les pressions extérieures accéléraient sa décomposition. D'une part, le dualisme, collectif — privé permettait le développement de fortunes inégales, donc d'intérêts contradictoires, d'autre part, l'état le capitalisme naissant, les usuriers, etc. conduisaient la commune à sa perte. Son développement est contradictoire avec celui de l'économie actuelle, note Marx : il faut « abolir la propriété commune, laisser se constituer en classe mitoyenne rurale la minorité plus ou moins aisée des paysans, et en convertir la grande majorité en prolétaires » et de conclure : « pour sauver la commune russe, il faut une révolution russe ».

Mais les crises du capitalisme européen ne lui furent pas fatales, et il poussa ses ramifications en Russie, pour y créer ce prolétariat qui fut, comme ailleurs en Occident, seul révolutionnaire jusqu'au bout. « L'optimisme » de Marx était illusoire mais il ne faut pas oublier qu'il n'avait présenté qu'une voie théorique possible, en indiquant les deux termes de l'alternative, le développement assez long de ces thèses étaient nécessaires, par rapport à l'utilisation unilatérale qu'en firent les populistes. Ces